Document generated on 06/03/2025 12:08 p.m.

Espace Sculpture

Comme jadis un certain Diogène...

Gilles Daigneault

Number 70, Winter 2004–2005

URI: https://id.erudit.org/iderudit/10207ac

See table of contents

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)
1923-2551 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Daigneault, G. (2004). Comme jadis un certain Diogène.... *Espace Sculpture*, (70), 29–31.

Tous droits réservés © Le Centre de diffusion 3D, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

COMME JADIS un certain Diogène...

GILLES DAIGNEAULT

Ken LITTLE, *Poke*, 1982. Souliers, peinture, papier et structure de bois. 162,6 x 121,9 x 147,3 cm. Photo : *Space Invaders*.

J'aime Diogène, enfin, pour ce tonneau montrant à l'envi qu'on peut préférer l'être à l'avoir, la sagesse austère bien que drôle à la possession qui fait des savetiers d'aussi tristes sires que les financiers.

— MICHEL ONFRAY, *LE DÉSIR D'ÊTRE UN VOLCAN*

Fin août 2004. Le critique d'art Jean Dumont est trouvé mort sur sa vieille chaise. Il avait 77 ans. Dans ses bonnes années, il avait l'habitude d'aller pieds nus. Comme Diogène, à ce que raconte la tradition...

(Début juin 1986, rencontre de presse au Musée d'art contemporain pour l'exposition *Space Invaders*. Je rencontre Jean en arrêt devant un animal — un sanglier ou un rhinocéros, je ne sais plus — du sculpteur américain Ken Little, fabriqué exclusivement de chaussures de cuir usagées : « Écoute, tu n'as pas l'impression qu'il se fout vraiment de ma gueule, celui-là ? »)

Ce mépris des convenances sociales, en forme d'excentricité vestimentaire, n'était pas le seul trait commun entre le critique d'art et le cynique grec : Jean Dumont était aussi un philosophe résolument perspectiviste, un homme libre, aussi éloigné des chapelles, des cultes et des divinités de tous poils que du « banquet mondain hystérique et furieux » (encore Michel Onfray) que constituait souvent à ses yeux le monde comme il va, et spécialement le monde de l'art.

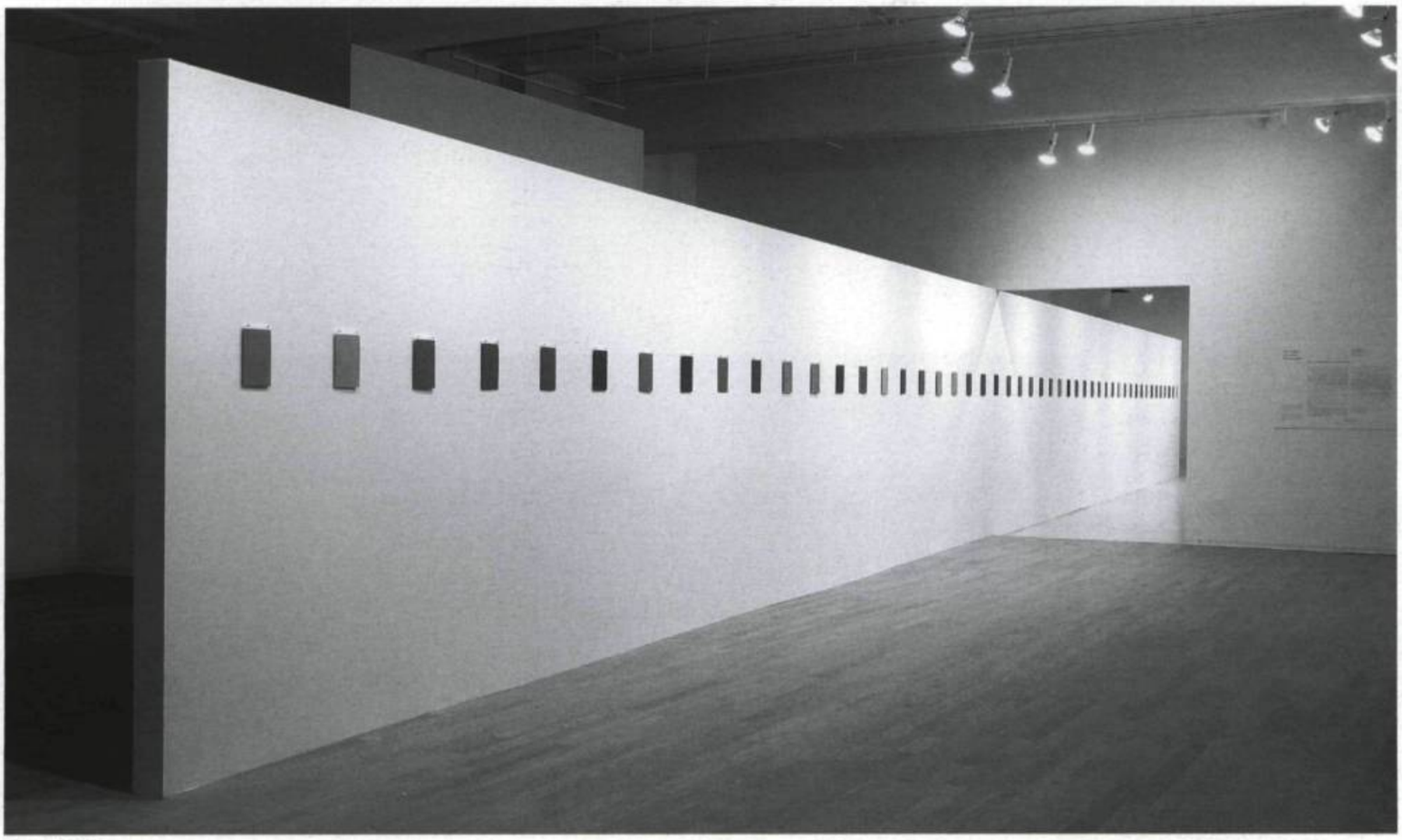
Chez lui, donc, pas de dogme ni de ligne de parti, ni d'universaux abstraits, ni de vérités éternelles. L'art (n') était (que) la juxtaposition, dans l'espace et dans le temps, de propositions singulières dont certaines l'amenaient à se poser des questions qu'il ne se posait pas avant, le faisaient (re)penser à toutes sortes de gens et de choses. Mieux, le faisaient penser tout court. Il avait depuis longtemps passé le stade de décréter placidement que ceci était bon ou que cela était mauvais. Il s'ingéniait plutôt à accompagner certaines œuvres choisies d'un discours — toujours concocté, disait-il, « dans le doute, si ce n'est dans la souffrance » — qui ne vienne pas oblitérer le silence essentiel qui fonde ces œuvres : «Un silence qui ne sera jamais pour nous un "savoir", même caché, au sens que nous donnons habituellement à ce terme, mais bien l'impossibilité définitive de toute langue.»

Ses propos généreux conviaient parfois les poètes — notamment René Char et Hölderlin — et presque toujours un riche éventail de penseurs et philosophes — dans le désordre : Michel Serres, René Thom, Michel Foucault, Bachelard, Deleuze, Paul Virilio, Duchamp, Kant, Wittgenstein, les Stoïciens, entre mille autres —, qu'il travaillait et déconstruisait avec la même liberté, la même pénétration, la même sagesse et la même lucidité que les œuvres et les fictions à commenter. Ainsi, même ses textes portant sur des travaux «moins forts objectivement» — Jean n'avait pas les moyens de refuser toutes les commandes ! — étaient-ils précieux à d'autres titres.

Je l'ai croisé pour la dernière fois au moment du vernissage d'*Artefact 2004*. Il était visiblement en mauvaise forme, mais il m'a parlé avec sa justesse habituelle des « écriteaux » de Monique Bertrand (pour laquelle il avait écrit quelques-unes de ses plus belles pages). Un soir de septembre, j'ai entraperçu sur la montagne un treizième écriteau :

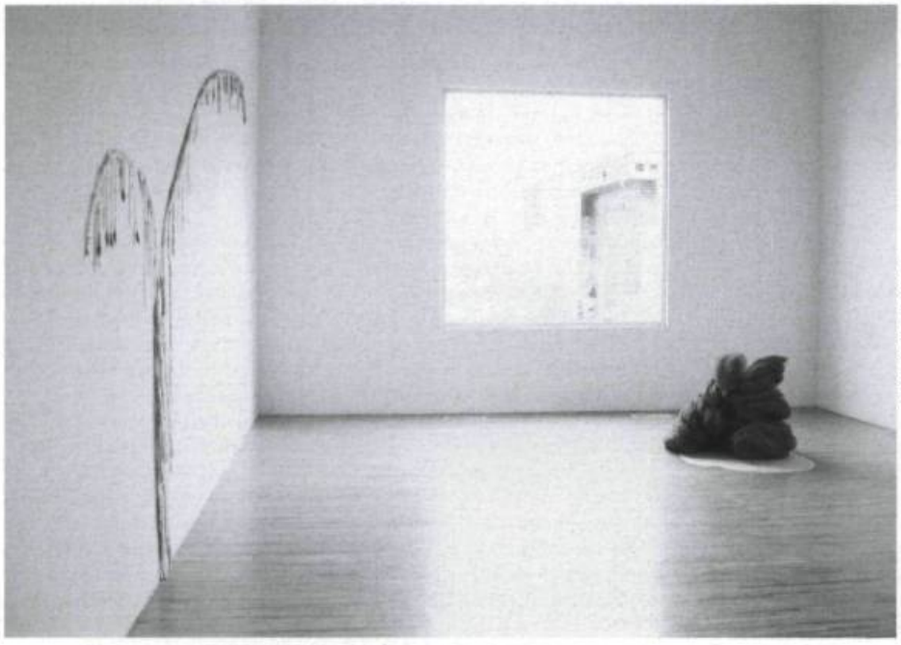
(1927-2004) EXTÉNUÉ ET TRISTE...

En guise d'adieu à un vieux confrère, cette mention de trois propositions singulières et discrètes qui l'auraient vraisemblablement accroché. D'abord, au Musée d'art de Joliette, la très heureuse mise en abyme des couleurs d'Ozias Leduc par Guy Pellerin, en forme de longue phrase chromatique inscrite sur un mur oblique qui constituait un *no man's land* réconciliant inopinément aussi bien les deux grandes salles du rez-de-chaussée du Musée que quelques concepts antinomiques : la miniature et le monumental, l'histoire et l'actua-



GUY PELLERIN, *no 356 – cathédrale Saint-Charles-Borromée, Joliette*, 2003-2004. Acrylique sur papier aquarelle, 48 éléments. Ch. 21,7 X 14 cm. Propriété de l'artiste. Photo : Baptiste Grison.

lité, la sagesse et la dérive (comme la liberté et les contraintes), le flottement et la précision. Le subtil maître de Saint-Hilaire aurait aussi apprécié cette *restauration* de la cathédrale de Joliette. Ensuite, dans la salle d'AXENÉO7, à Gatineau, qui donne sur la rivière par une grande fenêtre carrée, *L'ombre portée* de Louise Viger, la plus improbable — et la plus ingénieuse ! — nature morte du trimestre, qui restaurait un genre qu'on croyait épuisé, avec des matériaux qu'on croyait aussi incompatibles avec ce modèle que la laine d'acier ne l'est, au toucher, avec la soyeuse fourrure de lapin. Et pourtant, tous ces éléments cohabitaient là en parfaite intelligence et prolongeaient finement une ample réflexion atypique, commencée en 1997, autour des cinq sens. Enfin, dans la tour du Centre des arts contemporains du Québec à Montréal, inutilisée depuis l'inoubliable *Projet Building / Caserne #14* de Martha Fleming et Lyne Lapointe, un autre cas de figure d'ombre portée : le *Risque d'oracle* d'André Du Bois, un beau dessin tridimensionnel qui épousait cet espace inquiétant comme une oubliette, avec ses poussées virtuelles ascendante et descendante, son mélange de fragilité et de force (comme de légèreté et de gravité). En l'occurrence, comme dans le cas de la nature morte de Louise Viger, il s'agissait d'une fragilité existentielle, se réclamant de Bachelard que Jean Dumont aimait citer : « La forme n'est qu'un instant de la matière [...] un instant dans un processus de transformation ». ←



←
ANDRÉ DU BOIS, *Risque d'oracle*, 2004. Bois et matériaux divers. H. : 6,4 m. Événement *Off Artefact 2004*. Centre des arts contemporains du Québec à Montréal. Photo : A. D B.

Louise VIGER, *L'ombre portée*, 2004. Paille de fer, fourrure naturelle en ficelle, épingles. Dimensions de la pièce au sol : env. 1,20 x 1,20 x 1,20 m ; au mur : env. 7 x 6 m. Photo : François Bélanger.